

AVOIR 20 ANS À VERDUN EN 1964 50 ANS APRÈS, RESTER UN BRACONNIER DU SAVOIR !

Texte communiqué par

Claude BRETTE

Diplômé des Hautes Études en Pratiques Sociales
Docteur en Sciences de l'Éducation Université Lyon 2
Président de Soleil Foyers Ruraux 65
TARBES
Août 2010

*« Produire une vie est une recherche et une construction de sens
à partir de faits temporels, personnels et collectifs. »*

Gaston Pineau

[Présent aux côtés des autres tout au long de la vie](#)
[Une vie de « militaire appelé du contingent » intense](#)
[Devenir « Grenadier voltigeur »](#)
[Une vie civile enrichie pendant ce « séjour sous les armes »](#)
[Retour à la vie civile](#)
[Les apports de ce récit de vie](#)
[Epilogue](#)
[Éléments de bibliographie](#)

Préambule

Dans les années 1980 lorsque j'entrepris mes études universitaires à près de 40 ans, mon directeur de recherche, Guy Avanzini, me prévenait : « Une recherche universitaire est obsessionnelle... » Étant dans une démarche de type autodidacte il a fallu constamment refroidir les expériences pratiques pour tenter de rejoindre ce monde universitaire inaccessible pour la grande majorité de celles et ceux en provenance de milieux modestes ! Bien qu'ayant réussi des examens professionnels et étant devenu fonctionnaire de catégorie A, il a fallu construire un cursus universitaire « traditionnel » sans concession. **En effet, depuis mon entrée dans le monde du travail, j'avais suivi les chemins de traverse pour accéder à la connaissance et aux savoirs institutionnels... J'étais devenu un braconnier du savoir... partisan de l'École hors les murs...** Une réalisation humaine et professionnelle dans un cadre institutionnel original : l'enseignement agricole public.

Lors de mes recherches j'avais « frôlé » les travaux de Gaston Pineau. Ceux-ci étaient loin d'être à la mode... « Les récits de vie » depuis ont été théorisés et validés de façon plus académique. « Ces récits de vie » sont toujours contestés par l'Université, même de façon épistémologique par les éminents professeurs universitaires. Par exemple les travaux de Gaston Pineau sont aujourd'hui encore plus appréciés à l'étranger (notamment au Québec) qu'en France.

L'aphorisme « je n'ai rien d'intéressant à vous raconter » est monnaie courante... et pourtant... prenons un risque. **« Le recueil de récits de vie n'est pas, vous vous en doutez une pratique innocente. Raconter sa vie c'est mettre en jeu l'image de soi, l'image que les autres se font de soi, l'image de soi pour soi**

même. C'est prendre le risque de faire remonter des souvenirs enfouis parce que douloureux, des faiblesses que l'on a préféré oublier, des héritages que l'on voudrait garder secrets. Ce n'est pas un geste qui va de soi. » Gaston Pineau.

La vie a permis que je rencontre une connaissance de plus de 40 ans qui peut authentifier une partie de ce récit. Parler du service militaire comme moment de Formation, de période privilégiée dans un cursus cognitif, constitutif de « l'Éducation tout au long de la vie », est donc le pari de cette contribution...

Jusqu'à cet échange « d'anciens combattants » **dans mes nombreux écrits j'ai occulté ces seize mois de service militaire qui représentent une période intense d'autoformation, un éclairage supplémentaire concernant l'art de braconner des connaissances y compris dans les institutions les plus inattendues.**

Présent aux côtés des autres tout au long de la vie

A la retraite depuis plus de cinq ans je continue à emprunter les chemins de traverses. Nous sommes à Tarbes, Préfecture des Hautes Pyrénées, le jeudi 25 avril 2010. 18 heures, c'est l'assemblée générale du Comité Départemental Olympique et Sportif (CDOS) du département. A la fin de la séance, vers 20 heures, un pot est offert aux participants, avec un lunch pour clôturer cette soirée. Je ne souhaite pas rester à cette partie festive. Devant l'insistance d'une conseillère générale amie, je me laisse inviter par le président de cette manifestation. Il me convie à la table d'honneur à ses côtés. En face de moi une personnalité sérieuse, distinguée, réservée... Pour ma part, je suis plutôt du style extraverti... J'interpelle familièrement ce personnage qui est forcément un représentant du monde sportif. En le bousculant verbalement, le tutoiement « sportif » aidant, j'apprends qu'il est Président du district de football des Hautes Pyrénées, vice président de la Ligue Midi-Pyrénées de football. Par ailleurs, en insistant, il indique qu'il fut huissier dans le civil. J'apprendrais ultérieurement qu'il est administrateur de la Fondation du Football, représentant des structures de terrain. Il siège aux côtés de grands sportifs (Cantona, Thuram...). Le premier Président de cette fondation fut Philippe Seguin.

Le repas se termine. Cet homme, qui m'avait impressionné par son calme, son aspect digne lors du repas, vient à ma rencontre : « Je te connais depuis novembre 1963, tu es originaire de Roanne dans la Loire, tu es né le 31 janvier 1944 ! » 47 ans se sont passés, il reconnaissait le copain de Régiment rencontré lors du service militaire à Verdun dans la Meuse. Nous avons partagé seize mois de vie commune dans des conditions difficiles, en temps de Paix (1963-1965), en qualité d'appelé du contingent. Le 150ème Régiment d'Infanterie Motorisé, 1^{er} régiment d'intervention de l'OTAN à l'époque, était un régiment semi disciplinaire... Nous avons fêté nos 20 ans ensemble ! Incroyable mais vrai !

Lors d'une rencontre rapide ultérieure nous égrènerons quelques souvenirs en visionnant des photos de cette époque. D'autres rencontres sont prévus d'autant que cette « vieille » connaissance deviendra forcément un ami et qu'il est resté en contact avec d'anciens appelés de cette période.

Une vie de « militaire appelé du contingent » intense

A l'aide d'internet, je découvre aujourd'hui que ce régiment avait été (re)constitué au lendemain de la guerre d'Algérie. L'encadrement avait été constitué pour partie de cadres en provenance du Bataillon de Joinville (unité pour les sportifs de haut niveau) et pour une autre partie d'officiers en provenance du 1^{er} REP (Régiment Etrangers Parachutistes) dissout en 1961, en Algérie, lors du putsch. De plus la 6^{ème} région militaire qui englobait ce régiment était commandée par le célèbre Général Massu ! Le 150ème Régiment d'Infanterie Motorisée, une unité motorisée pour la forme... La marche à pied était le moyen de locomotion usuel !

Avec René Latapie nous faisons partie de la classe 63 2C, nous avons effectué deux mois de classe, puis le Peloton de Caporaux et nous fumes affectés à la 11^{ème} compagnie. René deviendra Sergent, je terminerai Caporal chef ! Notre point de rencontre majeur fut le sport. Non contents de subir des épreuves physiques sévères, d'ordre militaires, quasi quotidiennes, nous pratiquions des sports collectifs : football, hand-ball, volley-ball... à haute densité... La classe 63 2C incorporée en novembre était composée de nombreux sursitaires... dont des enseignants d'éducation physique, des sportifs de rang national...

Pour préciser les choses, un régiment tel que le notre comptait plus d'un millier d'hommes répartis en une compagnie de service, une compagnie d'appui, six compagnies de combats et deux états majors tactiques !!! Pour la petite histoire je terminerai ce service dans la Compagnie d'appui, spécialiste et instructeur sur le mortier de 120 tracté par un Dodge 6x6 (ce canon qui permet des tirs courbes avec une inclinaison de 45° était servi par 6 hommes). Tirs de précisions avec des calculs rigoureux pilotés par l'un de nos amis communs, appelé du contingent, Michel Heurtier. Avec le recul, en accord avec les remarques de René Latapie, nous sommes frappés par le rôle important joué par les appelés du contingent notamment les sergents et les caporaux ! Récemment la rencontre avec un colonel ayant servi pendant cette période m'a instruit sur la vie militaire de cette époque.

Pour les officiers supérieurs, il était normal, pédagogique, de rechercher des hommes de troupe, appelés, en capacité d'encadrer au plus près des groupes d'hommes... en plus si ces individus étaient sportifs... c'était tout bénéfique pour l'action militaire. Cette idée ressurgira de façon inconsciente lorsque je deviendrai surveillant général quelques années plus tard. J'accordais beaucoup d'importance au rôle des surveillants qui par leur âge, leur façon de vivre, étaient au plus près des adolescents et jeunes adultes dont ils avaient la charge.

Devenir « Grenadier voltigeur »

Dès notre arrivée nous étions formés pour être des Grenadiers Voltigeurs ! C'est-à-dire des combattants de terrain toujours placés en première ligne, experts du fusil d'assaut, du combat de proximité (pratique du close combat militaire), parfaits observateurs, maîtrisant les techniques du FOMEC (Fond, Ombre, Mouvement, Eclat, Couleur) autrement dit nous étions aptes à nous fondre dans la nature, à voir sans se faire voir... Nous étions très résistants physiquement. En novembre 1963 nous fûmes vite mis dans le bain... Les conditions climatiques de l'automne et de l'hiver étaient difficiles à supporter. Le froid et surtout la pluie nous permettaient d'entrevoir ce qu'avait dû subir nos glorieux aînés pendant la guerre de 14-18 !

La devise du Régiment était significative « Par le fer quand le feu manque ». La remise de la fourragère, représentant la médaille militaire obtenue par le Régiment à la fin de la guerre 14-18, s'effectuait pour l'ensemble des nouveaux appelés à l'issue des classes. Nous eûmes droit à cette manifestation en plein hiver lors d'une cérémonie au Fort de Douaumont, pendant l'hiver 1963-1964 par une température de -10° au minimum !!! Présenter les armes en rangs serrés pendant un temps, qui nous paraissait fort long, fut une expérience douloureuse. Les plus faibles d'entre nous s'évanouissaient et étaient retirés des rangs par l'arrière ! Plus vrai qu'au cinéma !

Pratiquement, chaque matin, par tous les temps, nous effectuions un cross de 11 km derrière l'officier commandant l'unité... Régulièrement nous nous rendions au Bois Bourru. Ce fort construit après la guerre de 1870 a été largement pilonné pendant la Grande Guerre. Pour nous il s'agissait d'un terrain d'entraînement... Une piste du risque était construite au sein du fort utilisant les douves, les murailles...

Pour la parcourir il fallait passer sur un pont suspendu entre deux cordes, grimper des talus, sauter un mur d'environ 3 à 4 m de hauteur, descendre une corde glissière à 45° entre deux points qui nous paraissaient fort éloignés, grimper avec une corde lisse un mur avec un rebord à 90°, enjamber des barrières de type haies, ramper sous des fils de fer barbelés alors que l'on tirait avec des mitrailleuses (balles à blanc certainement mais vu les sifflements n'y avait-il pas parfois des balles réelles...) sur nos têtes... Et j'en oublie.

Bien sûr certains points à vérifier mais lorsque l'on regarde des films à la télévision ou des reportages sur les commandos... on se rappelle.

Pour compléter l'histoire nous commençons à effectuer cet exercice en tenue de sports individuellement, puis en tenue militaire et progressivement avec le fusil et le sac à dos. Au final nous effectuions cela par équipe de douze soldats avec le rajout d'une mitrailleuse pour chaque unité...

Depuis le début l'exercice était chronométré. Si les résultats étaient insuffisants, les permissions supprimées... Personnellement cela ne me touchait pas directement car je n'avais pas les moyens financiers de quitter le Régiment. Par contre dans chaque équipe il y avait toujours un ou deux d'entre nous qui avait une fiancée, de la famille proche, voir une épouse et on « jouait le jeu » pour lui, pour eux...

Nous étions en pleine guerre froide. Quand nous effectuions des manœuvres et que nous jouions à la « petite guerre » nous étions répartis en deux groupes les bleus, les bons et les rouges, les méchants ! Les manœuvres étaient nombreuses :

- opération survie parfois sur plusieurs jours,
- déplacements de nuits, déplacements avec boussoles,
- marches quasi-forcées de plusieurs dizaines de kilomètres,
- apprentissage de tirs avec
 - o le fusil garant (fusil d'environ 5kg d'origine américaine -1936-, opérationnel jusqu'à 400 m ; très efficace à 200m),
 - o la mitrailleuse légère (environ 10 kg... efficace jusqu'à 600 m),
 - o le PA (Pistolet automatique),
 - o le LRAC (Lance Roquette Anti Chars),
 - o grenades offensives et grenades défensives...
 - o le pistolet mitrailleur
 - o
 - o Naturellement... nous savions monter et démonter toutes ces armes, dans un minimum de temps, les yeux bandés...

Pour parfaire notre formation on nous apprenait la lutte anti-chars de proximité avec la présence de chars AMX 13 très concrets et impressionnants, surtout la première fois. Ces chars, nous expliquait-on, disposent d'un périmètre aveugle donc sensibles pour les attaquer lorsque nous sommes à proximité... Pour cela on nous apprenait à faire sauter les chenilles en plaçant des branches de bois, à défaut de barres de fer si l'attaque avait été réelle, lorsque le tank tournait à angle droit. De même nous étions capables de les faire exploser lorsqu'il passait au dessus de nos têtes (nous étions placés dans des trous d'homme circulaire et quasiment invisible) en posant une mine magnétique en plâtre (La trace du plâtre devait être visible si non des corvées nous attendaient ou des permissions supprimées...). Nous étions aptes au lancer de grenades attachées sous forme de diabolos en les enroulant autour du canon pour faire exploser l'ensemble du char...

Pour compléter cette formation « anti-chars » on nous montrait des films récupérés chez les allemands lors de la guerre 39-40 sur les panzers divisions !

Enfin le clou de notre entraînement consistait à vivre des opérations héliportées (Il s'agissait d'hélicoptères Sikorski pilotés par deux hommes et transportant une équipe de 12 soldats). On partait de la caserne en marche commando : 500 m en marche « normale », 500 m en petite foulée pendant environ 5 km. On était pris en charge par équipe de 12 dans ces hélicoptères pour faire un petit tour autour de Verdun. Puis on nous larguait pour revenir à la caserne en marche combat...

Quel baptême de l'air ! De retour à la caserne, dans tous les cas, il fallait entrer en ordre, la tête haute, en chantant à tue-tête, parfois même nous marchions au pas du légionnaire !

Encore aujourd'hui j'ai des frissons lorsque l'hélicoptère de la protection civile décolle à proximité du terrain où je pratique le golf ! Il faut dire que dans l'équipe héliportée le sergent sautait le premier et le caporal que j'étais le dernier... le saut imposant car, au fur et à mesure du largage, l'hélico s'élevait dans les airs !

Une vie civile enrichie pendant ce « séjour sous les armes »

Comme beaucoup de mes copains de l'époque je n'avais pas réalisé des études extraordinaires même si à force de persévérance des enseignants de l'époque j'avais atteint en juin 1963 la première partie de mon baccalauréat que j'avais raté avec brio, la mathématique et la physique chimie aidant !

Par contre, depuis mon enfance, j'avais été formaté pour être au service des autres. Sous l'autorité conjointe du prêtre et de l'instituteur en accord avec la famille, nous étions initiés à la vie militante, associative et sportive. C'est ainsi que je pratiquerais à un niveau correct le football et que je serai « enfant de chœur ». Le milieu familial était bercé par cet entourage sociopolitique entre la mainmise de la religion catholique et des traditions rurales ancestrales et les tentatives souvent désespérées des instituteurs de prôner la laïcité, le progrès, la culture cultivée qui était, à cette époque, plutôt ouvrière et citadine...

De plus mes parents étaient ouvriers agricoles dans une grande famille bourgeoise pilotée jusqu'à sa mort par « le Général » décédé en 1952. Il était le chef d'une famille conséquente qui comprenait de nombreux militaires et naturellement un prêtre. Le nom de cette famille me suit à Tarbes. L'un des fils de ce général a été tué par les allemands dans le maquis des Hautes Pyrénées le 7 juin 1944. Sixte Vignon a donné son nom au plus important lycée technique public des Hautes Pyrénées ainsi qu'à un lycée public à Toulouse...

Mon grand-père paternel, décédé en 1949, était lui-même ouvrier agricole dans cette même famille. La mémoire collective laisse entendre que ce grand-père aurait effectué son service pendant cinq ans dans la « Coloniale » du côté de l'Afrique, au Soudan ! Ce grand père ne savait ni lire ni écrire. Mon grand-père maternel, décédé en 1964, avait fait Verdun et était revenu vivant avec l'obtention de la Médaille militaire et de la Croix de guerre

Mon père, pour sa part, n'avait pas été prisonnier lors de la guerre de « 39-40 ». Il a terminé lui aussi la guerre avec l'obtention de la Médaille militaire et de la Croix de guerre. Pendant la drôle de guerre il avait tenu un carnet de campagne que j'ai contribué à publier (cf. bibliographie). Par contre il est décédé à l'âge de 50 ans. Dans les délires qui ont précédé sa mort il revivait uniquement cette période de la guerre.

Le contexte familial a donc pleinement joué lorsque je suis parti au Régiment. Après tout pourquoi ne pas faire une carrière militaire ! De plus mon père était resté ami avec le lieutenant qui, par son intelligence, avait limité la casse de ses hommes et réussi à ce qu'ils ne soient pas faits prisonniers pendant la retraite de 1940. Ce lieutenant, prêtre dans le civil, est devenu évêque, vicaire aux armées (aumônier général des armées)... Es-ce cela qui m'a conduit au 150^{ème} RIM à Verdun ?

Vous l'avez compris les deux premiers mois de classe furent particulièrement sévères. Les exercices effectués sous la responsabilité de jeunes lieutenants ambitieux et de sous-officiers souvent frustrés allaient jusqu'à la réalisation de manœuvres déplaisantes pour ne pas dire plus (effectuer des pompes dans la boue avec le fusil en main... vidage de paquetage, de lit, sous prétexte de le refaire... pour le seul plaisir des gradés...) Je retrouvais ces personnels d'encadrement lors des messes dispensées chaque dimanche à la chapelle du Régiment. Je compris très vite que ma place était aux côtés de mes copains de chambrée et que je ne pouvais pas cautionner « ce mariage du sabre et du goupillon ».

Je me consacrais à la lecture, tout et n'importe quoi au début. Je commençais à douter et à m'éloigner sérieusement de la religion. **Je ne me situais plus du côté de l'autorité autoritaire ! Il devenait nécessaire de retrouver les chemins de traverses pour vivre et parfois même survivre.** Pendant notre séjour il y eut des morts, de fatigue ? de suicide ? de maladie ? plus certainement, suite à des méningites cérébro-spinales, nous disait-on. D'ailleurs on nous obligeait à prendre des traitements de prévention, les permissions étaient supprimées car nous étions mis « en quarantaine » (ces traitements eurent lieu au moins deux fois sur seize mois si mes souvenirs sont bons)

Les premiers mois passés, j'essayais de trouver des lieux de distraction. Très vite les activités sportives s'imposèrent. Nous étions de nombreux appelés férus de sport. Par contre, pour entrer dans les équipes une nouvelle difficulté se présentait. Il convenait de laisser des places aux gradés engagés dans chaque équipe. Naturellement le foot m'attirait mais j'étais souvent sur le banc des remplaçants... C'est au hand-ball que je découvrais de nouvelles aptitudes... gardien de but... il faut dire qu'il fallait être un peu fou ! Alain Behm, appelé de notre contingent, professeur d'éducation physique dans le civil, joueur de niveau national était notre joueur entraîneur... de plus il était originaire de mon roannais natal, c'était « un pays ! ». Malgré ma petite taille mais grâce à mes réflexes de l'époque je fis même partie de l'équipe de volley !

Pendant les seize mois de mon service, je ne voulais pas être à la charge de mes parents. Je « refilais » à mes copains tout le superflu de notre paquetage mensuel dont les traditionnels paquets de cigarettes (je fais partie de ceux qui ont arrêtés de fumer à l'armée !) Nous vivions dans la pratique du troc, en retour de mes offres j'obtenais des gâteaux, des chocolats ou des produits de terroirs (calva, pâtés et fromages corses, auvergnats...)

Pendant ces seize mois, je ne rentrerai que quatre fois en permission. Il m'arrivait donc de participer à des rencontres sportives le dimanche contre des équipes civiles...

J'allais rencontrer l'officier conseil du Régiment, le capitaine Gourbat. Je ne me souviens plus de notre premier entretien ; est-ce lui qui m'a contacté ou suis-je allé de moi-même à sa rencontre ? C'est lui qui allait m'inciter à « militer » au club agricole aux armées et à en devenir l'un des animateurs. Chemin faisant il me conseillait de m'inscrire à des cours par correspondance pour obtenir une certification dans le domaine agricole.

Par ces biais, je pouvais également quitter la caserne pour aller visiter les environs de Verdun notamment les fermes agricoles... Au passage j'allais constater que cinquante ans après la guerre de 14-18, les cultivateurs reprenaient des parcelles de terre tout juste déminées. Des bombes et munitions étaient stockées au bord des routes.

Toujours curieux, j'allais sympathiser avec un soldat qui était exempt de tout et qui restait souvent à la chambrée. Il nous préparait un accueil confortable pour nos retours de manœuvres. Surtout il nous alimentait en lectures. Je fus l'un de ses lecteurs les plus assidus... Marx, Bakounine, Makarenko...

La lecture des Poèmes Pédagogiques de Makarenko m'a beaucoup marqué et je suis convaincu, à influencé mes façons de travailler dans mes missions éducatives à venir. J'y pense encore aujourd'hui : être ferme sur la forme, les finalités, les valeurs à communiquer, être souple sur les contenus, favoriser les échanges concourant à la créativité ! **Braconner la culture marxiste à l'armée n'est-ce pas original ?**

Je compris bien plus tard que ce copain devait être communiste ! Paradoxalement avec Daniel Mongeau nous allions répondre présents pour nous rendre à la base américaine pour suivre des cours d'anglais ! Nous étions les deux seuls volontaires sur l'ensemble du régiment. Je ne sais pas si nous avons effectué des progrès en anglais mais nous avons été sensibilisés, à « l'American way of life ». En conséquence nous sommes devenus des « pros » de la boisson « Heinekein », de la culture rock (nous assistions à des concerts d'avant-garde dans le domaine)

La base américaine de Verdun était très importante avec des moyens matériels et des équipements socioculturels conséquents. Des personnalités culturelles et du show business y étaient accueillies. Notre retour à la caserne s'effectuait de façon originales. Les grands GI'S étaient deux fois plus grands que les petits « pious pious » que nous étions... Les copains de garde étaient surpris et fermaient les yeux sur notre état « sanitaire » et l'heure de notre retour... **Braconner la culture américaine de façon pragmatique, une autre originalité !**

Retour à la vie civile

Pendant ces seize mois j'avais acquis une conviction, je ne deviendrai pas militaire professionnel. Par contre cette vie intense me confirmait dans le fait que je disposais d'aptitudes pour travailler dans le champ social.

Pendant de nombreux mois je fus « chef de chambre », responsable de 21 camarades répartis sur 11 lits superposés. J'assumais cette responsabilité en soutenant toujours les copains et en étant favorable à toutes les animations, même les moins intelligentes... Nous étions la chambre 7, « la chambre yéyé » et il était de bon ton que le nouvel arrivant offre des bières en quantité suffisante... Si à l'armée j'ai perdu le goût de la cigarette, je n'ai pas perdu le goût de l'alcool !

Johnny Halliday a failli être incorporé dans notre régiment... Sa place et son lit lui ont été réservés pendant quelques jours... dans la chambre 7 !

Avec l'aide d'un copain breton, menu, nous avons mis en œuvre une stratégie pour disposer de charbon en quantité suffisante pour les jours de pluie et de froid. A l'aide de casques lourds, ce camarade a chapardé dans les stocks en passant par les soupiraux de l'entrepôt. Nous stockions les réserves dans nos armoires (la mienne en particulier) et ce, au vu et au su des différentes revues qui punctuaient nos semaines. Avec le recul du temps je me demande si les officiers étaient dupes...

Notre chambrée bénéficiait de certains avantages car nous jouions le jeu des manœuvres et nous étions présents sur les terrains de sports et auprès de l'officier conseil... Nous faisons souvent la fête mais étions très actifs, aux rassemblements et aux manœuvres...

De plus à la fin de mon service je faisais partie des équipes de formation des nouvelles recrues. L'enseignement ne me déplaisait pas, bien au contraire. Je recueillais même les satisfecit des jeunes recrues et des gradés qui supervisaient les opérations. Nous étions souvent entre appelés !

Quelques jours avant la libération, le Capitaine Gourbat m'accorda un long entretien. C'est lui qui m'incita à me rendre auprès des responsables de l'enseignement agricole. Il était informé que ce secteur éducatif était en pleine expansion. Il estimait que je devais y avoir ma place !

Je quittais Verdun fin janvier 1965 et le 12 février de la même année j'entrais comme ouvrier au lycée agricole de Roanne dans la Loire. Une nouvelle histoire de quarante et un ans allait débiter... **et là aussi de façon non conventionnelle. Je disposerai tout au long de cette carrière d'un statut de « faisant fonction », au mieux de « chargé d'études », voire de « chargé de mission » en mettant en avant une devise de braconnier. Pourquoi pas ? y compris en assumant un rôle de fonctionnaire et d'homme libre... ce qui n'est pas incompatible !**

Je me suis retrouvé très vite, à vingt quatre ans, surveillant général d'un lycée mixte avec des adolescents entre 15 ans et 22 ans ; cette expérience « militaire » m'a été très profitable pour animer la vie d'internat. J'étais devenu, par mes pratiques et quelques lectures, sans tout comprendre à l'époque, **un adepte de l'Éducation Populaire prônant la liberté individuelle, le respect de tous et surtout la promotion individuelle par l'action collective.**

J'ai participé très activement aux événements de mai 68. Le Directeur de l'époque avait apprécié mon comportement responsable en qualité de simple surveillant même s'il ne partageait pas mes engagements. Il n'hésita pas à me proposer ce poste de surveillant général alors que des collègues plus âgés auraient pu prétendre à cette fonction. Une expérience éducative innovante qui a fait l'objet d'autres travaux connus et reconnus par l'Université (cf. bibliographie).

Toujours respecter la forme des choses, bien les utiliser, pour faciliter l'expression du fond, de la créativité. « Une main de fer dans un gant de velours » a écrit ce premier directeur à l'issue de ma première année professionnelle et pas n'importe quelle année 1968-1969 !

Les apports de ce récit de vie

En 1993 j'écrivais dans un opuscule: « la vie personnelle rejoint la vie professionnelle » ; aujourd'hui la vie de retraité. En retrouvant mon copain Latapie après cinquante ans de sommeil, le réveil de ce service militaire original me conduit à apprécier cette période d'apprentissages enfouis. Après ce retour en arrière, je reste convaincu que la vie militante, la vie sociale, la vie éducative, la vie civique et aujourd'hui la vie militaire a rejoint les contenus de cette Éducation populaire qui m'est chère, **l'apprentissage tout au long de la vie intègre parfaitement cette phase de seize mois à Verdun.**

Ne rien renier dans la mesure où nous restons fidèles à nos idéaux : l'Éducation populaire est un ciment qui permet la cohésion, la cohérence de chacun d'entre nous. La vie collective nécessite que chaque membre du groupe social considéré sache de temps à autres, partager ses joies et ses difficultés, ses enthousiasmes et ses désillusions, ses réussites et ses échecs... Il n'est pas question de remettre en cause l'acquisition des bases utiles à toute existence : apprendre à lire, écrire, compter... Tout au long de la vie il est tout aussi important de mettre en œuvre de façon formelle et de manière informelle des systèmes qui permettent l'accumulation des savoirs.

Avec le recul du temps je me rends compte que ce récit montre que j'ai toujours été un braconnier du savoir y compris dans l'institution militaire. Ce qui ne manque pas de saveurs... Peut-être parce que l'on m'a appris à être un excellent Grenadier Voltigeur, je suis devenu un excellent braconnier. Toujours à l'affût, soucieux de respecter l'homme de loi, reconnu par ses pairs et « ses clients » tout au long de l'existence. Ayant l'intelligence de la connaissance de la nature, de son environnement socioculturel, la connaissance « du gibier » des individus, des institutions, des techniques pour faire progresser les projets, des stratégies de contournement... user de tous les moyens possibles sans en abuser, le braconnier reste sympathique au public dans la mesure où sa marginalité reste supportable pour les institutions.

La culture rurale et peut-être, paradoxalement, la culture militaire sont traversées par tous ces braconniers qui ont su jouer aux gendarmes et aux voleurs tout au long d'une vie... Sous les cendres des cultures vaincues, comme la culture rurale et la culture militaire après la fin du service militaire obligatoire, subsistent des étincelles que de tels propos devraient contribuer à réanimer. Sait-on jamais dans notre monde en complet désarroi notamment pour ce qui concerne l'éducation des adolescents et jeunes adultes, il y aurait sans doute des idées à reprendre afin de reconnaître à l'homme ordinaire des capacités de conscience critique et d'initiative, voire d'imagination pour peu que nous disposions d'institutions fortes et intelligentes.

Une fermeté bien comprise permet l'épanouissement du plus grand nombre et laisse la place aux braconniers, à une pratique du jeu enfantin du gendarme et du voleur... Aujourd'hui, nous en sommes loin au moment où les gendarmes doivent protéger les gendarmes et les voleurs s'entretuent entre eux !

Pour cela validons la curiosité en reprenant à notre compte et en adaptant les propos de Montaigne. La curiosité est une grande qualité car elle permet tout à la fois :

- de s'indigner sur tout ce qui nous ne convient pas, les injustices, surtout celles en direction des plus faibles d'entre nous qui en sont le plus victimes ; d'où la nécessité de disposer d'institutions et de services publics forts ;
- de s'émerveiller sur notre environnement, les relations humaines, les progrès qui nous permettent d'entrevoir un monde meilleur ; d'où la nécessité de favoriser des récits de vie qui montrent que tout est complexe, que le noir et le blanc, le bleu et le rouge de mon service militaire, peuvent se marier !

Epilogue

A la fin des années 1970 j'allais me former et devenir intervenant en formation adulte sur « l'analyse institutionnelle », « l'entraînement mental – apprentissage du travail intellectuel »... En 1979, je débute une formation universitaire. En 1982, je rejoindrai un groupe d'études et de recherche à Paris... Le GREP (Groupe de Recherche pour l'Éducation et la Prospective) disposait de contrats avec l'armée pour former les « assistants d'officiers conseils ». Ces assistants étaient des appelés du contingent affectés dans ces services d'appui pour aider les jeunes appelés en difficultés... On me proposa d'encadrer ces stages « psychosociologiques ». Naturellement, je répondis : pourquoi pas ?

C'est ainsi que j'allais me retrouver à nouveau en contact avec la vie militaire, de façon plus aisée, avec rang de commandant (c'était la forme et le statut accordé aux formateurs civils) J'allais donc me retrouver dans les quartiers généraux à Rennes, Metz et... Verdun entre autres. A Verdun je serai hébergé dans le magnifique hôtel réservé aux officiers sur le quai de Londres. J'effectuais ma dernière intervention sur le site du 4^{ème} Régiment de cuirassiers à Bitche. Pendant une semaine j'allais être invité aux repas du midi et du soir à la table du colonel avec les officiers supérieurs encadrés par les tables des capitaines, celles de lieutenants et celles des aspirants appelés du contingent... Je découvrais un cérémonial qui se terminera en apothéose avec la remise de l'insigne du régiment le dernier soir !

Éléments de bibliographie

Ouvrages

Claude BRETTE, *L'éducation populaire*, in « Rural : une carte pour la France », dirigé par Paul Noirot, Paris, Arlea-Corlet, 1995 ; quelle éducation catholique ? in « Dépassées les valeurs catholiques ? », dirigé par Guy Hunnebelle, Paris, Arlea-Corlet, 1995

Claude BRETTE, *Le colporteur de savoirs*, Ambierle, musée Alice Taverne, 1993

Claude BRETTE, Marius BRETTE, *Une vie, une guerre pour la paix et l'espoir*, Ambierle, musée Alice Taverne 1992

Claude BRETTE, *Dans quelle mesure une innovation éducative peut-elle se mesurer*, Lyon II, Collège coopératif Rhône Alpes, 1983

Gaston PINEAU, Jean-louis LEGRAND, *Les récits de vie*, Paris, PUF collection « que sais-je » 1^{ère} édition 1993, 4^{ème} édition en 2001

Référence sites internet :

Site de Patrick Robo : <http://probo.free.fr>

Voir "Textes amis" dont, entre autres, celui de Claude BRETTE : *Considération sur l'évaluation entre implication, distanciation...*

fr.wikipedia.org/wiki/150e_Regiment_d'infanterie

fr.wikipedia.org/wiki/Auteur:gaston_pineau

fr.wikipedia.org/wiki/Anton_Makarenko

DÉBUT



site <http://probo.free.fr>